

L'odyssée drolatique des manuscrits perdus

PAR LUC-ANTOINE LENOIR

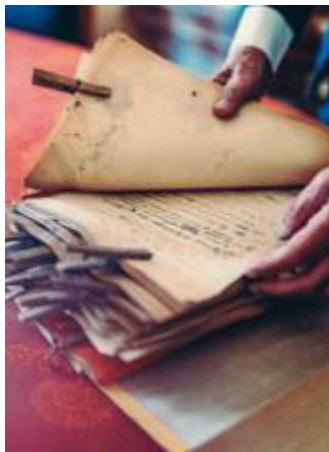
On n'avait pas pris au sérieux Céline
quand il prétendait qu'on lui avait volé en 1944
les manuscrits de quatre romans inédits.
Ils ont refait surface en 2020 au terme d'une aventure
qui a les caractères de l'une de ses intrigues.

VOLATILISÉS

Céline à Meudon en 1955. Jusqu'à
sa mort en 1961, l'écrivain, désormais
perpétuellement en guenilles, pleurera
périodiquement les manuscrits qu'il avait
laissés derrière lui lors de sa fuite vers
le Danemark en juin 1944 : un « trésor »
qui, de fait, lui avait été dérobé.



“On m’a tout volé (...). Pas perdus du tout



PHOTOS : © BOBY/LIBÉRATION.

GARDIEN DU TEMPLE
Légataire de Lucette
Destouches, elle-même
héritière de Céline,
M^e François Gibault (en
haut) a finalement pu
recupérer les manuscrits
réapparus en 2020
(ci-dessus, toujours reliés
avec les pinces à linge
qu’affectionnait Céline).
En publiant Guerre dès
mai 2022, il a veillé à ce
que les inédits « soient
portés à la connaissance du
public aussi rapidement
et aussi scrupuleusement
que possible ».

C'est un immense quiproquo qui a fait de lui un des écrivains les plus vendus de 2022 : une histoire qui mêle les sentiments nobles et le soufre, vengeance et embrouilles financières, malentendus et fausses pistes. Comme si les aventures des manuscrits de Céline étaient encore du Céline.

Le décor est d’abord celui de Montmartre. Pour retrouver un peu de l’ambiance du « village » qu’a été ce quartier, qui hésite désormais entre tourisme bas de gamme et nomadisme haut de gamme, il faut monter sur la Butte avant la foule, vers sept ou huit heures le matin. On s’invente des souvenirs à la Doisneau. Parfois le réel abreuve l’imaginaire : une tenancière de bar rigole grassement en servant un café fumant à quelques vieux habitués, et on replonge dans les années 1950, 1960. Les années d’avant sont plus difficiles à se représenter, surtout celle qui nous intéresse : 1944, et son été dantesque, bouillant, qui marquera pour toujours l’histoire de Paris. On y entend circuler la nouvelle du débarquement allié en Normandie, qui se répand partout en quelques heures, puis chaque jour, les reculs successifs de l’occupant.

Ici, au début du mois de juin, Louis-Ferdinand Céline est un grand écrivain dont tout le monde connaît l’adresse : 4, rue Girardon. De son appartement du cinquième étage, il observe l’effervescence. Il sait qu’il y est allé très fort avec les Allemands aussi bien que contre les Juifs, et plus que jamais les écrits s’apprêtent à rester. Les anecdotes aussi remonteront peut-être, comme ce repas chez l’ambassadeur Otto Abetz, durant lequel l’écrivain a avoué son pessimisme sur la victoire allemande, et soutenu que Hitler était mort, remplacé par un sosie juif. Que va-t-il se passer lors de l’arrivée des Alliés ? Il y aura sans doute des condamnations, peut-être à la peine capitale, mais lui craint surtout l’atmosphère de guerre civile, la « *corrida* » dans laquelle son compte pourrait vite être réglé... Le 17 juin, il prend le train avec sa femme Lucette et le chat Bébert, direction Copenhague, où ils ont des amis. Quelques valises ; des pièces d’or sont cousues dans un gilet. Il tâche d’emporter ses travaux en cours, en confie d’autres à sa

secrétaire, mais laisse dans son bel appartement quantité de documents, des milliers de ses feuillets beiges attachés en chapitres par une pince à linge. C’est le début d’une longue errance, d’abord en Allemagne, d’un château et d’une emmerde l’autre, avec leur lot de scènes loufoques qu’il racontera quelques années plus tard lors de sa résurrection.

LE TRÉSOR VOLÉ

Car Céline meurt un temps comme écrivain mais survit à la fuite, avant de revenir en France en 1951. Il s’installe, désormais pour toujours en guenilles, à Meudon. Et pendant les années qui suivent, jusqu’à sa mort en 1961, il pleurera périodiquement les manuscrits qu’il a perdus dans le chaudron de l’été 1944. Il dénonce des années durant un « *vacuum cleaning* » : « *on m’a tout volé à Montmartre !... tout !... rue Girardon !...* » « *Pas perdus du tout pour tout le monde ! certes ! jésais aussi !* » Ses interlocuteurs ne savent que lui conseiller, connaissant ses lubies, ses obsessions infondées et ses angoisses, qu’il ressasse dans une correspondance admirable de sincérité comme de mauvaise foi (il est capable d’écrire le même jour à deux avocats rivaux : « *je n’ai confiance qu’en vous* »). Le trésor volé varie selon les lettres, mais comprendrait le manuscrit de *Mort à crédit*, publié en 1936, des romans commencés ou finis, des morceaux d’autres.

Les années passent, les correspondances sont publiées, et on ne prend guère cette histoire de manuscrits au sérieux que chez les céliniens forcenés. Ailleurs, on sourit. C’est le pire, le plus injuste qui arrive : quand on juge que tout n’est qu’excès chez un homme excessif. Or, Céline avait raison. Et encore plus lorsqu’il écrivait : « *Tout cela ressortira après ma mort.* » L’existence d’« inédits » sera en effet soudain confirmée par un article du *Monde*, soixante-dix-sept années après le départ précipité de l’écrivain de la butte Montmartre, le 6 août 2021. La révélation vient d’un critique littéraire de *Libération* à la retraite : Jean-Pierre Thibaudat avoue avoir caché pendant près de quarante ans le trésor, qu’on lui avait confié en 1982. Que s’était-il passé auparavant ? L’intello baba cool garde le silence, refuse de balancer. Il avoue simplement avoir

pour tout le monde ! certes ! je sais aussi !”

Céline

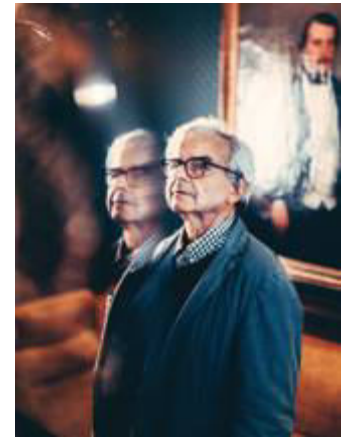
promis de ne pas les rendre à Lucette Destouches, veuve Céline. Et avoir donc attendu cent sept ans si l'on peut dire, soit l'âge de ladite veuve à sa mort le 8 novembre 2019, pour engager des démarches.

Même ce début de vérité est vertigineux : quelque six mille feuillets perdus – que personne n'avait jamais lus, cela sera confirmé par la suite – ont passé les années 1980, 1990, 2000, 2010 sur des étagères d'une maison de campagne dans le Berry. C'est en partie ici qu'ils sont devenus un mythe, comme un vin devient grandiose. Thibaudat racontera comment, en vacances, il descendait la nuit s'en délecter, les lire, les trier, les recopier. Il avait parfois peur, surtout de l'incendie. Un jour, il y eut une effraction : seule la PlayStation de la maison fut volée. Thibaudat se défend quant à lui d'être un voleur ou un receleur, puisque ces écrits appartiendraient, dit-il, « à l'histoire littéraire » et qu'il s'est, de fait, abstenu d'en tirer de l'argent en les vendant à la sauvette.

Il oublie cependant qu'ils avaient bel et bien des propriétaires : Lucette, héritière de Louis-Ferdinand, puis ses ayants droit, Véronique Robert-Chovin, ancienne élève de la maison de Meudon où étaient dispensés des cours de danse, puis amie intime de Lucette, et François Gibault, avocat toqué de littérature, également confident de la veuve, depuis la mort de Céline. A ces légataires, Thibaudat et son avocat, Emmanuel Pierrat, donnent finalement rendez-vous en juin 2020. François Gibault hésite, pose des questions, se réjouit peu à peu du miracle que constitue cette réapparition. Ce qui est listé renvoie à ce que Céline évoquait dans ses lettres : plusieurs chapitres d'un récit (*Guerre*) écrit en 1934 ; un récit intitulé *Londres* également rédigé autour de 1934 ; le conte médiévalisant *La Volonté du roi Krogold* datant des années 1939-1940 ; plusieurs centaines de feuillets inédits de *Casse-pipe*, alors que ce roman avait paru, amputé de l'essentiel de ses développements, en 1949 ; le manuscrit de *Mort à crédit* ; *La Vieille dégoûtante*, une nouvelle de jeunesse. Il y a aussi quelques photos, des dessins de son ami Gen Paul, son livret militaire, un billet de loterie... De la correspondance (avec l'éditeur

Denoël, Brasillach, des maîtresses ou admirateurs) ; un « dossier juif » composé de notes, lettres et documents à teneur antisémite. Face à ce déballage prodigieux, la cohéritière reste méfiante : Thibaudat a gardé pour lui ces écrits, et ce faisant a privé Lucette Destouches d'une ressource importante, elle qui avait fini sa vie dans la gêne financière, vendant son domicile avec réserve d'usufruit. Gibault partage sa désapprobation : on a refusé à Lucette cette dernière joie, alors qu'elle parlait souvent des « manuscrits ». Les deux grinceront encore davantage en apprenant qu'en 1992, Jean-Pierre Thibaudat s'était même invité chez elle après la représentation de *L'Eglise*, adapté de Céline par Jean-Louis Martinelli au théâtre de Nanterre. La veuve l'avait reçu pour un entretien à Meudon. Thibaudat n'avait rien dit, honorant sa promesse, et commettant un assez énorme mensonge par omission.

Car en 2020, le magot est estimé à plusieurs millions ou plus d'une dizaine de millions d'euros, selon les sources. Les choses traînent en longueur : Thibaudat et Pierrat formulent le vœu de voir les œuvres déposées à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (Imec), François Gibault et Véronique Robert-Chovin souhaitent qu'on leur rende ce qui leur appartient. Une plainte pour recel est déposée au bout de quelques mois d'échanges sporadiques et infructueux entre les ayants droit et Emmanuel Pierrat : Thibaudat apporte les feuillets à l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels (OCBC) où il est convoqué le 17 mars 2021. L'affaire n'ira pas beaucoup plus loin judiciairement, mais les inédits changent de mains. Thibaudat est soulagé, mais conservera un regret : la brouille empêche que son travail d'inventaire soit repris par les futurs éditeurs des documents. Car la Célinie et toute la France des lettres sont plus qu'impatientes, et Gallimard, qui avait un accord avec Lucette Destouches, lance ses projets. *Guerre* est publié en mai 2022, puis *Londres*, *La Volonté du roi Krogold*, et enfin une luxueuse édition de fac-similés du manuscrit de *Mort à crédit*. Le triomphe est immédiat, et l'intérêt des journalistes enquêteurs ne faiblit pas. On décortique la correspondance, on



© BOBY/LIBÉRATION. © NORMAND/LEEXTRA VIA OPALE.PHOTO.

EN GRAND SECRET

En haut : Jean-Pierre Thibaudat. Journaliste à Libération, il s'est vu confier les manuscrits de Céline retrouvés en 1982 après avoir fait la promesse de ne les rendre publics qu'après la mort de Lucette Destouches. Il les cachera pendant près de quarante ans, classant, inventoriant et retranscrivant les feuillets, avant de contacter, en juin 2020, M^e Emmanuel Pierrat (ci-dessus), spécialiste du droit de la propriété littéraire et artistique.

“Sale prout prout gazeux gaulliste.” Céline



l'écrivain commet cependant une énorme erreur, tout en se montrant un peu plus affable : « *Remerciez Morandat. Mais il n'a que des épreuves-brouillons, c'est les définitifs manuscrits qui m'ont été secoués par les épurateurs chez moi !* » Pourquoi Céline rejette-t-il des documents qu'il n'a pas pris la peine de venir voir, tandis qu'il se lamente auprès d'autres qu'un « trésor » de la littérature lui a été subtilisé ? C'est un débat qui électrise toujours les céliens. Thibaudat croit à la « *position victimaire* », dans laquelle se serait complu le vieil écrivain, ressassant les méfaits dont il aurait été l'objet. Variante : un bras d'honneur perpétuel aux pères-la-morale qui pullulent après l'avènement du monde post-nazi et dont certains n'ont pas hésité à s'emparer des biens de leurs adversaires. Ne rien devoir aux épurateurs.

D'autres soutiennent enfin la thèse de l'immense quiproquo, née de la conviction de Céline qu'un autre que Morandat gardait son vieux butin. C'est le principal ressort de toute l'intrigue. Céline n'eut en fait jamais qu'un nom en tête : Oscar Rosembly. Ce dernier n'est pas juif, mais joue sur les clichés quand il peut en bénéficier, au point que l'écrivain, son voisin à Montmartre, en a fait pendant la guerre son...

comptable. On ignore, répétons-le, à quel moment précis, l'été 1944, Morandat a commencé à « *faire des enfants dans [le] lit* » de Céline. Rosembly, qui connaît l'appartement, a-t-il eu le temps de le cambrioler auparavant ? Céline en aura bientôt la conviction en apprenant quelques mois plus tard que ce personnage louche a été condamné pour avoir « perquisitionné » chez d'autres collaborateurs, comme l'acteur et ami Robert Le Vigan et le caricaturiste Ralph Soupault. Et voilà l'obsession, l'hypothèse désormais inscrite pour toujours dans sa tête.

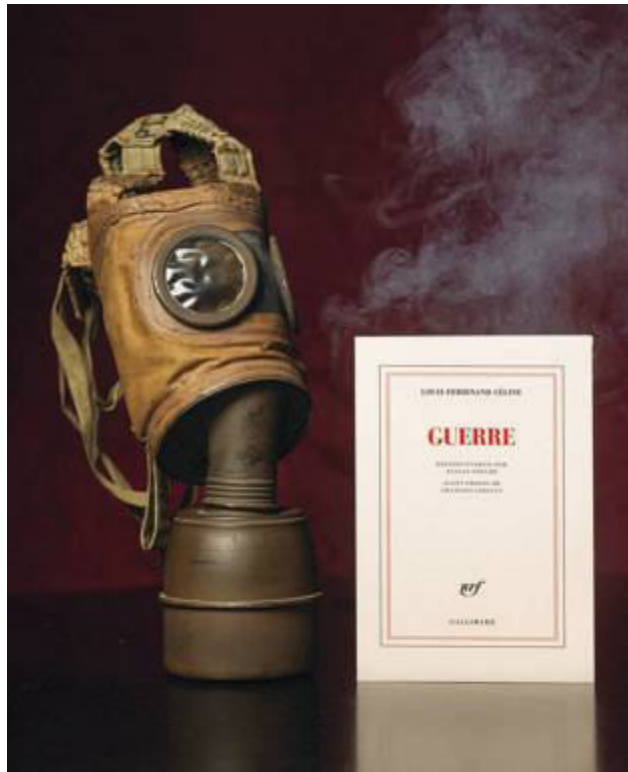
Un doute assaille toujours aujourd'hui : et si Céline avait encore raison ? Et s'il y avait eu non pas six mille, mais dix mille, vingt mille feuillets rue Girardon ? Et si Rosembly avait caché, en Californie ou en Corse où il vécut ensuite, d'autres trésors que ceux de Morandat ? Comme on l'a vu, les descriptifs des manuscrits ne correspondent pas tout à fait aux lettres de Céline. Il évoque parfois « *quatre [manuscrits] (...), sans compter la Légende gaélique* ». Ailleurs, « *trois légendes et deux romans* », qu'il ne décrit jamais précisément. A comparer avec le bilan à ce jour : le manuscrit retrouvé de *Guerre* commence par un chapitre numéroté « 10 », et Gallimard n'en fait pas mystère. *Casse-pipe* reste

DANS SES MEUBLES

Ci-dessus, à gauche : Yvon Morandat photographié dans l'appartement de Céline, rue Girardon, que le grand résistant avait réquisitionné à l'été 1944. « Il n'y a pas trouvé de manuscrits, précise l'article de Point de vue, du 17 janvier 1946, qu'illustre cette photo, mais quelques tableaux, dont deux dessins de Degas : des Danseuses », qui ornaient le bureau de Céline et qu'il a tenu à conserver. Ci-dessus, à gauche : Yvon Morandat chez lui en juin 1968. Dans la cave de son appartement de Neuilly dormait une caisse en bois. Dans cette caisse, les quelque six mille feuillets de Céline.



“De l’effervescence, de l’excitation et de l’angoisse.”



© HANS LUCAS VIA AFP. © AKG-IMAGES/JULES DORTES. © COLLECTION PARTICULIÈRE.

HALLUCINÉ
Ci-dessus, à gauche : un exemplaire de *Guerre*, posé à côté d’un masque à gaz civil. Ci-dessus, à droite : maisons détruites et endommagées après le bombardement allié sur Paris, dans la nuit du 20 au 21 avril 1944. Si la gare de triage de La Chapelle était visée, Montmartre fut particulièrement touché. Céline fait de ce bombardement un récit flamboyant dans *Féerie pour une autre fois II. Normance*. Page de droite : photo d’identité de Céline en 1915.

incomplet. Plusieurs sources rappellent qu’une des concierges de la rue a parlé de centaines de papiers jetés par la fenêtre de l’appartement et volant dans les airs, à l’été 1944. On ne saura jamais exactement ce qui s’est passé dans ces semaines de fièvre.

Comme l’histoire n’a pas de fin, on la terminera là où Céline commence à pleurer ses chers écrits. De Montmartre, direction Sigmaringen. Le collabo s’est alors soustrait aux semaines hystériques des civils à pistolets-mitrailleurs dans Paris, de la liberté retrouvée, des femmes tondues et des exécutions sommaires. Mais Copenhague est difficile à atteindre : après Baden-Baden, il patauge dans cette ville d’eau allemande, style « *baroque boche* » et son château « *pièce comme montée de la ville... stuc et carton-pâte !...* ». Des centaines des plus authentiques vichystes y transitent autour du gouvernement collaborationniste en exil. Comme à Montmartre, nous déambulons sur les pas de l’écrivain, et comme là-bas, l’atmosphère de 1944 est difficile à reconstituer. Céline nous envoie quand même des signaux :

l’hôtel où il logeait, façade rose bonbon, abrite désormais un steakhouse et un club de striptease, le Gaby’s Bar. Au château des Hohenzollern, aucune mention des Pétain, Laval et autres Brinon ; on expose des robes à la Sissi, on évoque le quotidien de princesses et princes à rubans très XIX^e, l’installation des WC en avance sur l’époque... Un toc pour touristes qui rappelle celui de Paris. Une butte aussi, quelques cabarets également. L’année 1944, il y avait ici comme à Montmartre de l’effervescence, de l’excitation et de l’angoisse. Certes, toutes tendues vers la défaite et non vers la victoire. Qu’importe pour Céline : il est à Sigmaringen pour continuer de vivre, pour montrer que rien n’est simple dans les âmes, qui plus est lorsqu’elles sont errantes. Il a oublié quelques papiers assez importants, mais en profite pour monter la farce qui attendra son dénouement pendant près de quatre-vingts ans. Elle présentera à son tour des hommes en demi-teintes, des situations en clair-obscur et prouvera, à l’époque des écrans, qu’il reste beaucoup d’amoureux des livres. ☺



La balade est agrémentée de citations de l'auteur, de propos, de critiques, mais aussi de savoureuses considérations d'Emile Brami à qui rien n'échappe, ni les ridicules des écrivains ni ceux de la célinolâtrie. Dans une langue ramassée, toujours en mouvement, et qui sait (talent rare) faire une place à celles des autres, il prouve que le cas Céline est insoluble, puisque, en en connaissant désormais tous les travers, Emile Brami semble avoir toujours autant de plaisir à se retrouver en sa compagnie. VTV

Écriture, « Biographies », 464 pages, 24 €.



Essais

De Philippe Muray

C'est avec son *Céline*, publié en 1981, que Philippe Muray est entré en littérature. Dans ses *Essais*, il revient à plusieurs reprises sur le cas Céline. Céline et Comte, Freud et Céline, mais aussi le « nœud de vipères » qui entraîne certains à vouloir s'en débarrasser. « *L'humanité aurait très bien pu se passer de cette incongruité nommée Louis-Ferdinand Céline. Hé oui. Comme elle aurait pu se passer de Shakespeare. Et de Balzac. Et de Baudelaire. Et de Rabelais. Comme elle peut se passer de tout le monde, à part elle-même à vrai dire (...). L'humanité n'a pas besoin, en effet, de ceux qui sont destinés à la décevoir ou à la trahir, c'est-à-dire les très grands écrivains, les très grands artistes.* » VTV
Les Belles Lettres, 1 824 pages, 35,50 €.



Céline scandale D'Henri Godard

Spécialiste incontesté de l'œuvre de Céline, Henri Godard tente ici de sortir du ressassement qui consiste à déplorer que l'immense écrivain ait été un déplorable antisémite, ou à s'indigner qu'un antisémite déclaré puisse être considéré comme un grand écrivain. Mettant en lumière aussi bien les ressorts du génie littéraire de Céline que la réalité indiscutable de son antisémitisme, il tente de cerner ce qui les sépare et ce qui les unit pour mener, à l'école de Proust, et contre Sainte-Beuve, une réflexion stimulante sur le créateur et sa création, le rapport discuté depuis Aristote entre l'art et la morale, le Beau, le Vrai, le Bien. Son livre apporte la plus convaincante des réponses à la polémique désormais indissociable du nom de Céline. MDJ

Gallimard, « Folio », 176 pages, 7,80 €.

Louis-Ferdinand Céline, le trésor retrouvé De Jean-Pierre Thibaudat

Rendons-lui grâce d'avoir protégé un trésor, qu'il aurait pu éparpiller à prix d'or, détruire par sectarisme comme journaliste à *Libé*. Jean-Pierre Thibaudat, qui conserva pendant près de quarante ans les manuscrits volés de Céline, justifie dans ce récit sa démarche de receleur amoureux des lettres et raconte cette folle histoire. Il y souligne ses différences d'appréciation avec les ayants droit, mais reste toujours respectueux et élégant, espérant que les lecteurs-juges lui rendent la pareille. Accordé : voici un homme intègre à défaut d'être parfait. L-L
Allia, 128 pages, 9 €.



MORT À CRÉDIT SUR LES PLANCHES

Il ressemble à s'y méprendre à Céline, dont il interprète au théâtre, jusqu'à fin juin 2024, *Mort à crédit*. « *A l'âge de vingt ans, raconte Stanislas de la Tousche, j'avais été subjugué par le bonhomme dans une interview filmée : la liberté de son intelligence, sa dérision face au tragique. Trente ans plus tard, les deux pages qu'il consacre à sa dernière maladie du cancer, dans D'un château l'autre, ont été décisives : cet humanisme-là n'était pas du violon. Je me suis plongé dans cette écriture, ça a été comme un paquet de mer salée au visage.* » Ce paquet de mer salée, le spectateur du Théâtre de la Contrescarpe le reçoit en pleine face lorsque, incarnant le jeune Céline, Stanislas de la Tousche interprète la description épique du mal de mer qui saisit les passagers en route pour l'Angleterre, ou encore la promenade du dimanche dans une auto rafistolée par l'oncle. Grâce à l'énergie du formidable acteur, particulièrement juste dans son rendu de la musicalité célinienne, de la rythmique de son ton et de son accent parisien, et à la mise en scène de Géraud Bénech, qui joue très habilement des lumières, de quelques accessoires et de vieux films projetés en fond, ce seul en scène convoque bien du monde autour de l'écrivain en herbe, dont on suit les péripéties et les déboires, de l'irruption dans l'existence, jusqu'à l'obtention du sacro-saint certificat d'études, avec les compliments de l'inspecteur : « *Vous y entrez dans la vie ! Puisque vous y tenez tant que ça !* » On y entre avec lui, oscillant entre hilarité et cœur serré, et on aimerait que le spectacle dure jusqu'au bout de la nuit. IS

Mort à crédit, de Céline, mise en scène de Géraud Bénech, avec Stanislas de la Tousche, 1 h 10.
Théâtre de la Contrescarpe, 5, rue Blainville, 75005 Paris. Rens. : theatredelacontrescarpe.fr